

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1922)
Heft: 42

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISCELLANÉES

UN MYSTIQUE MUSULMAN DU XI^e SIÈCLE : AL-GHAZALI (A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT).

Bien des gens, s'ils concèdent aux missionnaires toutes les vertus, s'indigneraient fort qu'on les mit au rang des hommes de science. Et pourtant, quelle contribution n'ont-ils pas fournie à la géographie, à l'ethnographie, à la linguistique, à l'histoire des religions, aux sciences naturelles, à la médecine ! Quel livre passionnant et tout frémissant d'héroïsme ferait l'histoire de ces conquêtes trop ignorées, de ce labeur obstiné et gigantesque qui arracha lentement à des contrées inhospitalières et à des peuplades qui l'étaient plus encore, la clé de tant de mystères ! On reste confondu devant l'effort colossal de ces hommes qui, jetés parmi des sauvages dont nul étranger n'avait encore parlé la langue, s'ingéniaient à l'apprendre, construisaient patiemment une grammaire, un dictionnaire, puis se mettaient à traduire la Bible, à écrire des manuels scolaires. Œuvre souvent imparfaite, mais à qui la faute ? Combien comptait-on parmi eux d'hommes préparés à leur tâche par des études spécialisées et qui possédassent en même temps la vaste et solide culture, apanage d'une minorité ignorant souvent tout de la mission ?

Parmi tant d'hommes auxquels nous sommes redevables d'un élargissement de nos connaissances, il faut placer celui qui, depuis un quart de siècle, travaille à attirer sur le problème musulman l'attention de l'Eglise chrétienne, M. Samuel M. Zwemer, docteur en droit et en théologie, missionnaire au Caire. Et certes, s'il est une question à l'ordre du jour, c'est bien celle de l'islam. L'Angleterre, la France et l'Italie se sont partagées presque toutes les contrées qui formaient il y a moins d'un siècle le *dar oul islam*, le pays (libre) de l'islam. L'Allemagne a cherché, et cherche peut-être encore, à faire du pan-islamisme le levier qui lui permette de renverser la puissance coloniale de ses ennemis. On a vu pendant la guerre un gouvernement présidé par l'extincteur d'étoiles Viviani, construire des mosquées en France ; en Allemagne, un savant comme Delitzsch n'a pas rougi de mettre sa plume au service d'une politique pour laquelle il s'agissait de présenter

sous le jour le plus favorable les Turcs et leur religion (1). Jamais on n'a tant parlé d'islam, et jamais de façon plus tendancieuse. Aussi fait-il bon prêter l'oreille à une voix autorisée.

Descendant de Normands émigrés avec « ceux de la religion » en Hollande puis en Amérique, M. Zwemer (Surmer) est un érudit en même temps qu'un apôtre. Il a passé des années en Arabie, puis en Egypte, et voyagé, pour la cause des missions, aux Indes et en Chine. Il connaît donc l'islam pour l'avoir étudié dans la vie de ses adeptes aussi bien que dans la poussière des bibliothèques. M. Zwemer est l'un des principaux organisateurs des congrès pour l'évangélisation des musulmans tenus au Caire en 1906 et à Lucknow en 1911, et il a pris une part active à la préparation de la Conférence universelle des missions à Edimbourg en 1910. Il a fondé et rédige la revue *The Moslem World* et a publié de nombreux ouvrages, dont certains ont été traduits en plusieurs langues.

Une culture étendue, un esprit vif et pénétrant, une capacité d'enthousiasme et une verve bien latines, un don poétique incontestable, celui des images pittoresques et celui de la phrase nombreuse, la fougue et l'impétuosité d'un homme passionné de justice, l'humilité et la gravité de celui qui transmet le message de son Roi, tout fait de M. Zwemer un orateur inoubliable. Il a des paroles qui brûlent comme un fer rouge, d'autres qui déchirent la nuit comme un éclair, illuminant tout un paysage. Chevalier sans peur et sans reproche, il entre en lice, vibrant d'indignation et de pitié, pour défendre le faible et l'opprimé. Quelle femme, se demande-t-on, quelle épouse ou quelle mère, a inspiré à cette âme d'homme un si noble et si pur idéal de la femme ?

Mais il a la douceur des forts. Et c'est, dans un beau visage énergique, deux yeux bleus, si limpides qu'on songe, en rencontrant leur regard, au disciple en qui Jésus n'avait pas trouvé de fraude.

C'est un homme, et qu'on suivrait. Car, parmi tant de conducteurs aveugles, parmi tant d'êtres indécis et flottants, incapables de faire un choix viril, lui sait où il va, sait en qui il croit. Un amour le possède, que « nulle langue, nulle plume jamais ne pourront décrire » (Bernard de Clairvaux). Peut-être n'acceptera-t-on pas toute la dogmatique de M. Zwemer. Mais l'âme ne se nourrit pas de formules. Ici une main se tend, fraternelle ; un cœur s'ouvre, vibrant et chaud ; un collabora-

(1) Voir dans la collection « Männer und Völker », publiée par Ullstein (Berlin et Vienne), le petit volume intitulé *Die Welt des Islam*. M. Delitzsch se fait fort d'y prouver que les Allemands n'ont pas « la moindre raison, même au point de vue religieux, de se faire des scrupules » au sujet de leur alliance avec les Ottomans (p. 8, 9). Et l'on voit les pauvres Turcs « pacifiques » menacés dans leur existence par les... Arméniens, achetés par l'or anglais et russe (p. 41). Il est bien significatif de voir la même thèse soutenue par la délégation des musulmans hindous qui s'est rendue auprès de Lloyd George pour protester contre le traité de paix imposé à la Turquie.

teur fait appel à vous, et son admirable intelligence saura bien vous laisser toute votre liberté de pensée et d'action.

A cette flamme qui monte haute et droite, combien sont venus se réchauffer et s'éclairer? Mystère. Secret entre l'homme et son Dieu. Comment celui qui se prosterne devant le trône du Tout-Puissant garderait-il une couronne sur sa tête?

A son activité de missionnaire en terre d'islam, de professeur au Séminaire théologique du Caire, M. Zwemer en joint une autre : pendant quatre mois de l'année, il voyage et fait connaître en pays chrétiens, en Amérique surtout, où habite sa famille, la cause à laquelle il a consacré sa vie. C'est ainsi qu'il donne aux étudiants en théologie de Princeton et d'ailleurs des cours sur l'islam, dont plusieurs ont été réunis en volume. Le dernier de ces ouvrages est consacré au grand théologien et mystique musulman du ^x^e siècle, Al-Ghazali (1).

Après avoir dépeint l'époque et le milieu où vécut Ghazali, M. Zwemer étudie les croyances et les superstitions de ce grand homme, son système éthique et son mysticisme ; un dernier chapitre énumère les citations, en partie apocryphes, des évangiles dans l'œuvre de Ghazali, et le montre, pour finir, hésitant entre deux attitudes : celle qui excuse l'erreur des infidèles par leur ignorance, et les englobe malgré tout dans l'amour de Dieu, et la vieille intolérance musulmane qui voit dans les Juifs et les chrétiens ceux qui prendront, au dernier jour, dans les flammes éternelles, la place des musulmans qui auraient mérité la damnation.

M. Zwemer donne en appendice la bibliographie de son sujet, la liste des très nombreux ouvrages de Ghazali, et des traductions qui ont paru en hébreu, latin, français, anglais et allemand. Deux seulement sont accessibles aux lecteurs français : *La perle précieuse* (*Ad durra al fakhira*), essai eschatologique, publié par M. Lucien Gautier, et le *Préservatif de l'erreur* (*Al munqidh min an dhalal*), paru dans le *Journal asiatique* 1877 (trad. Barbier de Meynard). Ce dernier ouvrage a été traduit en anglais par M. Claud Field (Londres 1908), sous le titre de *Confessions d'Al-Gazhali* ; le même a donné une traduction de *L'alchimie du bonheur* (*Kimija as saa'da*). Enfin, on peut lire en allemand divers traités de morale et de philosophie : *O enfant* (*Kitab ayuh't'l walad*), trad. Hammer Purgstall, Vienne 1838 ; *La destruction des philosophes* (*Tahafut al Falasifa*), Strasbourg, 1894 ; *Réponses à des questions...* (*Ma'amar bi Teshubot She'elot Nishal Mehen*, ou *Kawwanot ha-Kawwanot*), trad. Malter, Francfort, 1896 ; *La renaissance des sciences religieuses* (*Ihya'ulum ud Din*), l'œuvre la plus célèbre du Ghazali, paraîtra dans un avenir plus ou moins rapproché, par les soins de M. H. Bauer.

(1) Samuel M. ZWEMER, *A Moslem Seeker after God*. Fleming H. Revell, New-York, Chicago, Londres, Edinburgh, 1920.

On pourrait souhaiter plus d'unité au livre de M. Zwemer ; on y voudrait les matières mieux ordonnées, de manière à éviter des répétitions et des longueurs ; on apprécierait un art plus consommé dans la manière de faire les transitions, de choisir et d'intercaler les anecdotes, qui interrompent parfois désagréablement le cours du récit. Mais ces défauts, sensibles surtout à l'esprit latin, n'incommodent guère les lecteurs d'outre mer et n'enlèvent rien à la valeur documentaire de l'ouvrage. Et s'il est loyal autant que juste et légitime de juger l'arbre à ses fruits, on approuvera M. Zwemer de montrer et la grandeur et l'insuffisance de l'islam dans la vie d'un de ses plus grands saints, ce Ghazali que Renan considère comme « l'esprit le plus original de l'école arabe » (1), ce penseur profond, ce chercheur sincère et passionné de Dieu.

* * *

Abou Hamid Mohammed bin Mohammed at-Tusi al Ghazali naquit à Tus, dans le Khorassan, en 1058 (A. H. 450). Il y mourut en 1111 (A. H. 503). Sa vie s'écoule donc en grande partie dans le XI^e siècle ; pour l'islam, siècle raffiné, sceptique et lettré, où la religion se dessèche dans le formalisme, s'épuise en vaines spéculations, se laisse désagréger par des infiltrations panthéistes ; siècle d'après disputes et de dissensions fratricides, qui s'achève dans l'humiliation de la défaite et qui voit les infidèles maîtres de Jérusalem — sanglantes semailles préludant à un glorieux renouveau : voici que déjà grandit et s'élève à l'horizon la puissance qui supplantera définitivement les Arabes à la tête du monde musulman.

C'est l'heure où, en Europe, la féodalité s'organise ; où Guillaume de Normandie débarque en Angleterre ; où le pape fait gravir à l'empereur les degrés de Canossa ; où le christianisme lutte encore pour conquérir les sauvages habitants du Danemark, de la Prusse et de la Hongrie, tandis qu'aux confins du monde le tsar Vladimir se convertit. Siècle d'Anselme et de Pierre l'Hermitte, de Grégoire VII et de Godefroy de Bouillon, époque incertaine et troublée, aube qui se lève, civilisation renaissante comme l'herbe maigre qui fleurit sur les ruines, plante fragile, mais saine, et qui porte en elle un principe éternel de rajeunissement...

Deux cultures, deux religions, deux mondes. L'un est, l'autre devient. Et jamais ils ne s'affronteront que les armes à la main.

L'Orient a hérité de la Grèce et par son intermédiaire comme par celui de la Perse, le génie aryen a fécondé le génie sémite ; les écoles fleurissent et se succèdent. Aussi Ghazali peut-il faire de solides études : « mathématiques, physique, métaphysique, politique, philosophie morale », selon sa propre énumération ; et d'autre part, étude du

(1) *Averroès et l'Averroïsme*, 3^e éd., p. 96.

coran, des traditions et du droit, d'après le rite chaféite. Jeune encore, il est nommé professeur à la médressé Nizamyia à Bagdad, par le vizir Nizam al Mulk, le condisciple d'Omar Khayyam. La renommée de Ghazali grandit de jour en jour ; les foules se pressent pour l'entendre, ses *fetouas* (sentences juridico-religieuses) font loi d'un bout à l'autre du monde musulman. Tout à coup, en pleine gloire, à l'âge de trente-huit ans, il abandonne ses dignités et ses richesses, ne gardant pour lui et les siens que le strict nécessaire, et il mène jusqu'à sa mort une vie errante et austère.

Que s'est-il passé ?

Doué d'une intelligence profonde (« le Ghazali est un océan où l'on se noie », disait un de ses maîtres), possédé du désir de savoir (« la soif de connaître m'est innée, c'est une seconde nature que Dieu m'a donnée sans que ma volonté y soit pour rien »), ayant fait le tour de toute science, Ghazali avait été saisi d'un doute radical. « La diversité des croyances et des religions, la variété des doctrines et des sectes » lui apparaissent « comme un vaste océan semé d'épaves... » Chaque école se croit en possession de la vérité ; « chaque parti, dit le coran, se réjouit de sa croyance ». Pourtant la parole du Chef des apôtres doit s'accomplir : « Mon peuple se divisera en soixante et treize sectes, dont une seule sera sauvée... » Que croire ? que choisir ? Qui nous assure que nous soyons dans la vérité ? « Peut-être la vie présente n'est-elle qu'un rêve ; peut-être, une fois morts, verrons-nous toute chose comme le contraire de ce qu'elle nous paraît aujourd'hui. » Comment sortir de ces difficultés, puisque tout critère, « toute preuve repose sur les évidences élémentaires, qui précisément sont mises en doute » ? Ghazali passa dans ces affres deux mois entiers pendant lesquels il fut « sinon explicitement et de profession, du moins essentiellement et moralement, un sceptique » (1).

Ni la philosophie, ni la science ne pouvaient lui offrir la réponse qu'il cherchait ; une seule voie lui restait ouverte, celle des mystiques, la recherche directe de Dieu : « Je connus que le seul espoir de salut consistait dans la dévotion et dans la conquête de soi-même, c'est-à-dire dans le détachement et le renoncement à ce monde de mensonge, dans la poursuite des choses éternelles et dans la méditation des choses divines. Je vis que le seul moyen de réussir dans cette voie était de sacrifier honneurs et richesses et de rompre toutes les attaches et les entraves de la vie mondaine ».

Alors, petit à petit la lumière se fait ; une évidence directe et d'un autre ordre s'impose à lui : « La connaissance dont nous parlons ne découle pas de sources accessibles à l'effort humain, et c'est pourquoi l'accroissement d'une science purement humaine ne fait qu'endurcir le

(1) Cette citation et la plupart de celles que nous reproduisons ici sont tirées des *Confessions*.

pécheur dans sa révolte contre Dieu. La véritable connaissance, au contraire, inspire à celui qui la possède plus de crainte et de révérence ; elle élève entre lui et le péché une barrière de défense. Il se peut qu'il glisse et trébuche encore, ce que l'infirmité humaine rend inévitable, mais sa foi n'en est pas ébranlée. Il arrive au vrai musulman de succomber à la tentation, mais il se repent et ne s'obstine pas dans le sentier de l'erreur. Je prie le Dieu omnipotent de nous mettre au rang de ses élus, au nombre de ceux qu'Il dirige dans la voie droite et auxquels Il inspire la ferveur, de peur qu'ils ne l'oublient, parmi ceux qu'Il purifie de toute souillure, afin que rien ne subsiste en eux que Lui-même, oui, parmi ceux dont Il possède l'âme, afin qu'ils n'en adorent aucun autre. »

Cependant, Ghazali est bien loin de condamner toute recherche intellectuelle. Avec quelle acuité ce penseur du ^x^e siècle n'a-t-il pas discerné et résolu le conflit de la science et de la religion :

« La mathématique... n'a aucune connexion avec les sciences religieuses et ne prouve rien pour ni contre la religion... L'étude de cette discipline a cependant deux résultats fâcheux : ...celui qui apprend la mathématique, admire la solidité et la clarté de ses déductions ; il voit grandir sa confiance en la philosophie, et pense qu'elle offre dans toutes ses branches la même certitude. Mais lorsqu'il voit l'impiété des mathématiciens, leur mépris notoire pour la loi divine, il peut bien les en blâmer, par respect pour l'autorité, mais il se dit que s'il y avait dans la religion quelque vérité, elle n'aurait pas échappé à ceux qui ont déployé tant d'intelligence et de discernement... » Aussi « l'ignorant croit-il défendre la religion en rejetant les sciences exactes... Il condamne au nom de la religion les théories des savants sur les éclipses... Et le philosophe, sachant que ses calculs reposent sur des bases infaillibles... se prend à croire que l'islam implique l'ignorance et le mépris de la science, en sorte que son amour de celle-ci nourrit sa haine contre celui-là. C'est donc faire injure et tort à la religion de soutenir que sa défense nécessite la condamnation des sciences exactes. La loi religieuse ne les approuve ni ne les improuve, et en revanche, elles n'attaquent pas la religion. Le prophète n'a pas interdit les calculs astronomiques lorsqu'il a dit : « Le soleil et la lune » sont des signes de la puissance de Dieu ; leur éclipse n'annonce ni » la naissance ni la mort ; lorsque vous voyez ce signe, réfugiez-vous » dans la prière et invoquez le nom du Seigneur ».

Ainsi, l'exercice des facultés intellectuelles est légitime en soi ; et « s'il procure une jouissance supérieure à celle qu'engendre la satisfaction d'appétits charnels, en sorte qu'on appelle vainement à son repas l'homme absorbé dans une partie d'échecs », de même le bonheur de l'âme grandit avec l'objet de sa connaissance. C'est pourquoi, « celui qui connaît Dieu... demeure en un paradis... dont nul ne peut

l'empêcher de cueillir les fruits, et qui n'est pas rétréci par la multitude de ceux qui s'y tiennent. Mais les délices de la connaissance sont encore surpassés par ceux de la vue, de même qu'il y a plus de joie à voir ce qu'on aime qu'à se le représenter. Le cœur dans lequel l'amour de Dieu l'emporte sur tout le reste reçoit plus de joie de voir Dieu que celui qui ignore la même victoire... Car la connaissance sans l'amour ne donne pas le bonheur suprême, et l'amour de Dieu ne peut remplir un cœur qui ne soit détaché du monde par l'abstinence et les austérités. » Six siècles plus tard, sous un autre ciel et sous un autre maître, quelqu'un donnera à cette même pensée sa forme définitive : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle. Les saints ont leur empire... et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles et spirituelles. Ils sont vus de Dieu et des anges... Dieu leur suffit. »

Dieu, la Présence qui remplit l'âme et la vie : « le Compagnon qui ne déserte jamais ton foyer et qui ne t'abandonne jamais quand tu en sors, Celui qui est là, que tu veilles ou que tu dormes, que tu vives ou que tu meures, sache qu'Il est ton Seigneur et ton Maître, ton Créateur et ton Préserveur. Chaque fois que tu te souviens de Lui, Il est à ton côté. Car Dieu Lui-même a dit : Je suis l'intime de ceux qui gardent mon souvenir. Et lorsque ton cœur est contrit et chagrin d'avoir négligé la religion, Il est ton Compagnon qui se tient tout près de toi, car Il a dit : je suis avec ceux qui ont le cœur brisé pour l'amour de moi. Et si tu le connaissais comme il faut, tu le prendrais pour Compagnon et tu abandonnerais tous les hommes pour l'amour de Lui ».

Ainsi, par les pratiques mystiques, par l'ascétisme, la prière, la méditation, Ghazali arrive à l'absorption en Dieu. Mais il a une intelligence trop lucide pour se perdre, comme certains soufis, dans un mysticisme désordonné. En effet, remarque-t-il, leurs transports extatiques, leurs éjaculations bizarres et vides de sens abusent le vulgaire, mais ne les empêchent pas de tomber dans une hypocrisie plus ou moins grossière, soit qu'ils en viennent à s'identifier avec la divinité, soit qu'ils se considèrent comme affranchis de toute loi. La vraie mystique ne peut être qu'ésotérique. Et il lui faut une norme, un frein. Ghazali les trouve dans la révélation définitive envoyée au dernier et au plus grand des prophètes. C'est pourquoi le saint revient toujours aux six articles de la doctrine, aux « cinq piliers » de la pratique. Mais il spiritualise ce qui pour d'autres n'est qu'adhésion intellectuelle et sec formalisme : dans l'aumône, la main gauche doit ignorer ce que fait la droite (Ghazali attribue cette parole à Mahomet) ; nul don n'est grand lorsqu'on songe qu'il est fait à Dieu, « car Dieu est suprêmement bon et requiert ce que nous avons de meilleur ». Il ne suffit pas de croire, de lire le coran, il faut mettre en pratique ses enseignements : « Dans la véritable lecture, la langue, l'esprit et le cœur s'associent. C'est à la

langue de prononcer clairement et de psalmodier les paroles du Livre ; à l'esprit d'en saisir le sens, au cœur de le rendre vivant. Ainsi la bouche est le chanteur, l'esprit l'interprète, le cœur le prédicateur et le censeur. »

« La vraie prière consiste à se faire doux et humble... » Pour faire face à la *qibla*, « il faut regarder dans une seule direction, celle de la maison de Dieu. Ne faut-il pas de même, en priant, détourner le cœur de tout autre objet que Dieu, le Très Haut ?... Lorsque tu te lèves pour prier, songe au jour où tu te tiendras devant le trône de Dieu pour être jugé. Purge-toi de toute hypocrisie. Ne sois pas de ceux qui professent adorer Dieu et qui cherchent en même temps la louange des hommes... Fuis le diable, car c'est un lion dévorant. » Il faut craindre Dieu et se détourner du péché. La crainte de Dieu n'est pas « ce sentiment qui dilate la pupille et fait battre le cœur des femmes à l'ouïe d'un éloquent sermon qu'elles se hâtent ensuite d'oublier pour retourner à leurs occupations frivoles... Celui qui redoute quelque chose s'en éloigne, et la seule crainte salutaire est celle qui empêche d'offenser Dieu... Gardez-vous de craindre à la manière des femmes et des insensés », de ressembler « à un homme surpris par un lion à quelque distance d'un lieu fort et qui se contenterait de s'écrier : je cherche en Dieu mon refuge sans faire aucun effort pour s'en aller... » De même, il n'y a aucun profit à répéter cette parole tout en obéissant à la concupiscence qui est l'amorce de Satan et l'abomination du Miséricordieux. « Quiconque prend pour dieu ses passions appartient à l'empire du diable et non à la sûre garde du Seigneur. »

Mais l'homme pêche et il a besoin de pardon. Le Prophète à qui, remarque Ghazali, Dieu avait pourtant donné cette assurance : « Nous t'avons pardonné tes péchés anciens et tes péchés nouveaux », le Prophète lui-même disait : « En vérité, une faiblesse s'empare de mon cœur jusqu'à ce que j'aie demandé à Dieu pardon cent fois chaque jour ». Et le Prophète (à qui soit la paix) disait : quiconque dit en s'en allant coucher : « Je demande pardon au Dieu Très Grand, l'Unique, le Vivant, et je me repens trois fois de mes péchés », Dieu lui pardonnera ses péchés quand ils seraient comme l'écume des mers, ou comme le sable amassé, ou comme les feuilles des arbres, ou comme les jours du monde. — Et le Prophète (à qui soit la paix) disait : à quiconque prononce ces paroles, ses péchés lui seront pardonnés, même s'il avait déserté les combats... — Et Hudhifa disait : J'avais l'habitude de parler rudement à ma femme, et je dis : « O Apôtre de Dieu, je crains que ma langue ne soit cause que je goûte le feu de l'enfer ». Et le Prophète (à qui soit la paix) me répondit : « Qui es-tu, pour demander pardon, en face de moi qui dois l'implorer cent fois par jour ? » — Et Aïcha (que Dieu lui accorde sa faveur) disait : Le Prophète me disait : « Si tu as péché, demande pardon à Dieu, et repens-toi, car la vraie repentance consiste à se détourner du péché et

à demander pardon à Dieu ». — Et l'Apôtre de Dieu (à qui soit la paix) priait ainsi pour demander pardon : « O Dieu, pardonne-moi mon » péché et mon ignorance et mes excès dans tout ce que j'ai fait et que » tu connais mieux que moi. O Dieu, pardonne-moi ma frivolité et mon » sérieux, mes fautes et mes intentions coupables et tout ce que j'ai » fait. O Dieu, pardonne-moi tout ce que j'ai commis dans le passé et » que je commettrai encore dans l'avenir, et ce que j'ai caché, et ce » que j'ai révélé et que Tu connais mieux que moi, Toi, le Premier et » le dernier, Toi, le Tout-Puissant » (1).

Pour Ghazali, la repentance est une obligation universelle, « car même si quelqu'un est pur de tout péché extérieur et charnel, il ne l'est pas de ceux du cœur ; même s'il est délivré de ses passions, il ne l'est pas des insinuations de Satan, ni du risque d'oublier Dieu, ni du danger de le méconnaître dans son essence, ses attributs ou ses œuvres ». Se repentir, c'est revenir. « Le péché dont on ne se repent pas pénètre de plus en plus profondément, jusqu'à ce qu'il ait effacé l'image divine du miroir de l'âme humaine... L'exercice des passions souille le cœur ; il nous faut le laver dans nos larmes, l'user par notre repentance. » Alors Dieu pardonne, alors « nous nous trouvons plus près de Lui que si nous n'avions pas péché et nous atteignons une justice supérieure ».

Que nous sommes près, et pourtant loin, de saint Paul, enfermant tous les hommes dans une même condamnation « parce que tous ont péché », et leur montrant le salut, non dans la justification de la repentance, mais dans un acte de la grâce, dans un don de Dieu.

* * *

Malgré une expérience de Dieu si authentique et si profonde, Ghazali, remarque M. Zwemer, « s'arrête au pied d'un mur infranchissable. Il cherche une vision de Dieu, et il ne peut se défaire de l'idée musulmane que Dieu est inconnaissable », absolument transcendant : « Il n'est ni un corps, ni une substance..., ni un accident..., les substances n'existent pas en lui..., ni les accidents..., il n'est pas non plus une entité et nulle entité ne lui ressemble ; rien ne lui ressemble et il ne ressemble à rien... Il n'existe en rien et rien n'existe en lui ». « Nul ne connaît le Père », dit Jésus. Mais il ajoute : « sinon le Fils et celui à qui le Fils le veut bien révéler ».

Enfermé dans les contradictions de la doctrine prédestinatienne la plus outrée, clé de voûte de toute la dogmatique islamique, Ghazali voit en Dieu le pouvoir absolu, arbitraire, qui est à la fois l'auteur du bien et du mal, « Celui qui veut les choses qui sont, le Directeur des

(1) « Que nous sommes loin de la conception superficielle et courante aujourd'hui dans l'islam populaire, qui fait de Mahomet un être sans péché », remarque M. Zwemer.

événements. Celui qui fait ce qu'il veut », et qui crée l'enfer pour le remplir d'hommes, de génies et de démons (le coran).

Cependant, Ghazali n'a pas construit sur d'autres bases que celles posées par le Prophète ; et c'est en lui qu'il faut chercher la source des contradictions et des insolubles difficultés où se perdent ses disciples. Mahomet est un grand génie religieux, mais un piètre philosophe et rien moins qu'un théologien. Ses adeptes en ont fait un guide infaillible ; ils sont condamnés à le suivre jusqu'au bout.

C'est pourquoi, si haut que nous soyons montés, il nous faut redescendre. Car l'éthique de Ghazali n'échappe pas aux tares qui stigmatisent aux siècles des siècles la morale musulmane : sensualité et compromission. Pour lui, et il le dit en propres termes, le mariage n'est qu'une sorte d'esclavage ; l'homme est un maître absolu, auquel il se borne à recommander la patience et une douceur... relative : s'il bat sa femme, il prendra garde de ne pas la blesser à la figure, de ne pas faire couler son sang, et de ne pas lui briser les os. Et lorsque Ghazali parle du divorce et de l'esclavage, il est, dit M. Zwemer, parfaitement musulman, c'est-à-dire parfaitement intraduisible. Quant aux vices contre nature, non seulement il les excuse, mais il fait de leur pratique, dans certains cas, une obligation. Le mensonge n'est pas un mal en soi, mais seulement par les conséquences qu'il peut avoir ; et puisque la conséquence seule importe, cela peut être un devoir de mentir, ainsi « pour persuader un enfant d'aller à l'école ».

Ghazali ne fait pas de distinction tranchée entre la loi rituelle et la loi morale ; là encore, à la suite de son maître. « C'est d'ailleurs un fait digne de remarque que Ghazali ne s'élève jamais si haut, au point de vue moral, que lorsqu'il commente une parole authentique ou apocryphe du Christ. » Le théologien arabe a fait de larges emprunts à Platon, auquel il doit entre autres sa classification des vertus cardinales. En somme, son éthique est un étrange mélange de bien et de mal, comme un accord où tout à coup une note manque, ou bien détonne. Ghazali a cherché en Mahomet la réponse à ses plus nobles aspirations, et il est resté court. « C'est la tragédie de l'islam », conclut M. Zwemer.

Le grand mérite de Ghazali au point de vue musulman, c'est d'avoir ramené la spéculation philosophique à de justes limites ; c'est d'avoir donné droit de cité au mysticisme dans l'islam orthodoxe ; c'est enfin d'avoir appris à ses coreligionnaires à chercher dans le coran et la tradition, sous la lettre qui tue, l'esprit qui vivifie. Le défaut de son système est d'être fait seulement pour une minorité, pour « une aristocratie qui, à l'instar des Pharisiens de jadis, considère l'ignorance de la multitude comme un mal irrémédiable ».

Quoi qu'il en soit, le trésor laissé par Ghazali fait partie du patrimoine de l'humanité. On y trouve quelques pièces de mauvais aloi ; ce n'est pas une raison pour le rejeter :

C'est parce qu'il existe de bonnes pièces que les insensés acceptent les fausses.

Si nulle monnaie portant effigie n'avait cours, comment les faux-monnayeurs feraient-ils passer leur produits ?

Le mensonge ne serait pas si quelque vérité ne le rendait spécieux.

C'est l'amour du vrai qui attire les hommes dans l'erreur.

Qu'on ajoute au poison du sucre, et ils s'en empliront la bouche.

O ne dis pas que toute croyance est vaine. Elle renferme quelque parcelle de vérité, sinon comment abuserait-elle les hommes ? (1)

Le fils aîné se tiendra-t-il à l'écart, sombre et jaloux, parce que l'enfant prodigue aura trouvé, sur le chemin qui mène à Dieu, quelque « Perle précieuse » ?

D^r RENÉE WARNERY.

UNE HISTOIRE DE LA « SOCIÉTÉ DES AMIS »

Les Quakers, dont on parle tant depuis quelques années, sont aussi célèbres que mal connus. On n'ignore pas, sans doute, qu'il est question d'eux dans les premières *Lettres philosophiques* de Voltaire, et l'on sait que leurs œuvres de guerre leur ont acquis la gratitude de tous ceux qu'a atteints la misère de ce temps; mais leur histoire est généralement ignorée. Et c'est grand dommage; car il est peu de sociétés chrétiennes qui, plus que la « Société des Amis », méritent d'être étudiées; et il n'en est point dont l'histoire présente la même unité et dont l'influence sur l'Eglise contemporaine puisse être plus féconde.

Jusqu'ici, il est vrai, on avait à sa disposition pour apprendre à connaître les Quakers que d'innombrables monographies et des publications de propagande sans valeur documentaire; l'ouvrage synthétique manquait encore. Il n'en sera désormais plus ainsi.

L'éditeur Macmillan, de Londres, vient de mettre en vente les derniers volumes d'une série importante que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs. Il s'agit de l'histoire générale des Quakers, dès les origines (xvi^e siècle) jusqu'à nos jours. Les documents ont été puisés aux meilleures sources, en particulier dans les riches archives londoniennes de la « Société ».

L'initiateur de cette œuvre de longue haleine mérite d'être nommé ici. Nous voulons parler de John Wilhelm Rowntree, négociant, philanthrope et homme d'action, l'un des plus respectables parmi les membres d'une famille qui a joué dans l'histoire religieuse de l'Angleterre moderne un rôle si distingué. L'exécution a été confiée à deux de ses amis, également qualifiés pour cette tâche.

L'un, M. William C. Braithwaite, a été président du Woodbrooke Settlement, à Birmingham (cette admirable institution qui forme des agents pour les œuvres sociales et pour les Eglises); bien qu'il n'ait

(1) DJALLAL EDDIN ROUMI, *Masnavi*.

pas fait de carrière universitaire, M. Braithwaite est un admirable connaisseur de l'histoire religieuse de son pays ; il s'est formé aux meilleures méthodes, ses livres en font foi. — L'autre est M. Rufus M. Jones, professeur de philosophie au Haverford College (Pensylvanie), quaker lui aussi. M. Jones s'est fait connaître par des ouvrages de psychologie religieuse et par les articles remarquables qu'il a écrits pour l'*Encyclopaedia of Religions and Ethics*.

L'histoire des Quakers ne porte pas de titre général ; elle comprend sept volumes in-8°, de 600 pages environ, dont voici les titres : 1. *Studies in Mystical Religion*. — II. *Spiritual Reformers in the XVIth and XVIIth Centuries*. — III. *The Beginnings of Quakerism*. — IV. *The Quakers in the American Colonies*. — V. *The second Period of Quakerism*. — VI et VII. *The Later Periods of Quakerism*.

M. Jones est l'auteur des volumes I, II, IV, VI et VII ; tandis que les tomes III et V sont l'œuvre de M. Braithwaite.

On pourra désormais se faire une idée de l'importance religieuse de la Société des Amis, du rôle qu'elle a joué au sein du protestantisme, de son influence sur les Eglises des pays anglo-saxons, des vicissitudes souvent tragiques qu'elle a connues. L'historien, le psychologue, le croyant, le philanthrope et le théologien y trouveront leur compte. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cette histoire aux étudiants ; ils y rencontreront des sujets de réflexion d'un intérêt passionnant.

Signalons encore :

1° Parmi les publications du professeur Rufus Jones une remarquable petite biographie de George Fox, le fondateur inspiré et génial de la Société de Amis (*The Story of George Fox*. New-York, 1919, The Macmillan Company).

2° Deux traductions françaises d'ouvrages relatifs au quakerisme :

La foi et la pratique des Quakers, par John S. Rowntree, traduit par Madeleine Savary. (Genève, Jeheber, 1912 ; 111 pages, petit in-16), et *Qu'est-ce que le Quakerisme?* par Edward Grubb, traduit par Léon Revoyre et Henry van Etten (Paris, Fischbacher 1920 ; 270 pages in-8°).

LE RAMEAU D'OR

Sous le titre *Adonis. Etude de religions orientales comparées*, les Annales du Musée Guimet (Bibliothèque d'études, tome XXIX ; un vol. in-8, de VII, 316 pages ; Paris, Geuthner, 1921) viennent de publier une fraction de la quatrième partie du *Rameau d'Or* de Sir James-George Frazer.

Dans ces brèves notes, nous devons nous borner à signaler — tout en la saluant avec une vive satisfaction — l'apparition en français d'une œuvre déjà célèbre et qui se recommande d'elle-même.

Disons seulement dans quel rapport l'ouvrage nouveau se trouve

avec les trois volumes de Frazer parus précédemment dans notre langue. Aussi bien, l'histoire des trois éditions du *Golden Bough* est un commentaire original du vieux proverbe *habent sua fata libelli*.

Lorsque le livre parut pour la première fois, en 1890, il se composait de deux volumes seulement. Il attira d'emblée l'attention du monde savant. M. Frazer, en effet, ne s'était pas borné à réunir une riche collection de documents sur la mythologie comparée; une pensée maîtresse animait son ouvrage: il s'efforçait de rattacher les légendes et les rites primitifs à des croyances vivantes, «souches communes d'où il étaient sortis», et esquissait une théorie des tabous et du totémisme qui, révisée et enrichie depuis lors, constitue l'une des tentatives les plus hardies pour expliquer l'origine des religions.

Dix ans plus tard, M. Frazer donnait une deuxième édition de son livre (trois volumes), considérablement augmentée.

C'est sur cette édition qu'a été faite la traduction de MM. R. Stiébel et J. Toutain (*Le rameau d'or*. Paris, Schleicher, trois volumes in-8; 1903, 1908 et 1911) qui a popularisé dans les pays de langue française la pensée du grand ethnologue anglais.

Dès lors, M. Frazer n'a cessé de travailler et, comme il l'a dit lui-même, son livre «a grandi à mesure qu'il le poursuivait... éprouvant perpétuellement ses idées par la confrontation des résultats où conduisaient de nouvelles recherches, de nouveaux documents, de nouveaux faits acquis»; aussi la troisième édition de son œuvre maîtresse compte-t-elle douze gros volumes (London, Macmillan, 1911-1915).

Cette vaste encyclopédie se compose aujourd'hui de sept parties : I *L'art magique et l'évolution des rois*, 2 volumes; II *Les tabous et les périls de l'âme*, 1 vol.; III *Le dieu mourant*, 1 vol.; IV *Adonis, Atys, Osiris*, 2 vol.; V *Les dieux de la végétation*, 2 vol.; VI *Le bouc émissaire*, 1 vol.; VII *Balder le Beau*, 2 vol.; VIII *Bibliographie et Index général*, 1 vol.

L'ouvrage dont nous annonçons la traduction (elle est l'œuvre de la femme de l'auteur, Lady Frazer), ne représente que le premier tiers de la quatrième partie; la suite paraîtra prochainement en deux volumes, l'un consacré à Atys, l'autre à Osiris. Ils seront attendus avec impatience. M. Frazer ne nous dit pas si la troisième édition complète paraîtra en français; cela dépendra sans doute de l'accueil qui va être fait à *Adonis*, à *Atys* et à *Osiris*.

Mieux que tout commentaire, une petite comparaison fera saisir comment a été compris le remaniement de l'œuvre primitive. Dans la première édition française, le chapitre consacré à Adonis comptait exactement dix-huit pages; il n'a pas fallu à l'auteur moins de trois cent douze pages pour traiter le même sujet dans la nouvelle édition!

M. Frazer ne se repose pas sur ses lauriers.

R. G.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
